

Et Pélissier prit sa voix de théâtre, c'est-à-dire, une voix gutturale, élatante et éraillée à la fois, comme du cuivre fêlé :

Je ne puis lutter et je vous rends les armes. Les dieux mêmes voudraient céder à tant de charmes !

—Où l'interrompit Mélin.

—Je vous prie — continue Pélissier —

Je vous vois, je rougis, je pâlis à votre vue. Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler. Je sentais tout mon cœur et transir et brûler. Vous voyez devant vous, baigné de douces larmes. Un malheureux vaincu, vaincu par tant de charmes.

—Encore tant de charmes, dit Mélin.

—Les bons auteurs en sont pleins, dit Pélissier, reprenant sa voix ordinaire, et Racine en regorge ; et toi, qu'as-tu écrit ?

—Pas de si belles choses, mon ami Pélissier, mais des choses qui promettent des résultats plus immédiats. J'ai écrit que *Mlle Trois-Etoiles* était priée de venir chez madame Mélin — madame, tu entends — pour s'entendre avec elle pour la façon de divers... choses, dont la dite madame Mélin a besoin. Et madame Mélin étant absente demain toute la journée...

A suivre

UN GOMMEUX BIEN PAYÉ

La scène se passe à l'hôtel Richelieu. Il est près de minuit.

Un gommeux tout frais arrivé de Philadelphie est occupé dans le petit salon à écrire une lettre. Il porte le costume traditionnel de l'association ; pantalon collant, habit luisant où le dos finit et vulgairement appelé *rustre* ; monocle à l'œil droit.

Il écrit lentement et avec la candeur et la précision d'une petite pensionnaire. Il sent le patchouli, la bergamotte et l'eau de Cologne. Il fume amoureusement une cigarette et paraît croire que le salut du monde entier dépend du document qu'il est occupé à préparer.

Survient alors un voyageur, gros bonhomme tout rond, qui n'a pas l'air de se douter que l'eau de rose existe. Il entre dans le petit salon, prend un siège et griffonne à la hâte trois ou quatre lettres d'affaires. Après les avoir achevées, il les plie, les met sous enveloppes, se lève et s'en va demander des timbres-poste au garçon de l'hôtel : "Je regrette beaucoup de vous dire, monsieur, qu'il ne nous en reste pas un seul," répondit l'employé.

Le voyageur retourne alors dans le petit salon et s'adresse au gommeux le plus poliment du monde : "Mille pardons de vous déranger, monsieur, lui dit-il, mais il n'y a pas un seul timbre-poste à l'hôtel, et vous m'obligeriez beaucoup si m'en vendant trois ou quatre si vous les avez."

Le gommeux déposa sa plume sur la table, aspira une énorme bouffée de tabac, puis jetant un long regard de mépris sur son interlocuteur, il répondit :

"Vous êtes un insolent, monsieur, je ne suis pas un marchand de timbres-poste."

Le gros voyageur regarda le gommeux entre les deux yeux pendant quelques secondes puis scandant ses mots :

—Veuillez m'excuser, cher monsieur, fit-il, je m'aperçois que je me suis trompé. Il est très facile à voir que vous n'êtes pas un marchand de timbres-poste. Vous m'avez plutôt l'air d'un commis voyageur. Vous devez en effet voyager pour une fabrique de cervelles, mais vos patrons ont fait une faute énorme en vous largant comme cela sur la route sans échantillons !

Envoyez 25 cts pour un échantillon de l'*Album Musical* !

Le Canard

MONTREAL, 26 AVRIL 1884.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt pour cent de commission accordé à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances : Première insertion, centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

ÉDITEUR : F. L. LAFRANÇOIS & ROUSSEAU, Éditeurs-Propriétaires, No 25 Rue St. Gabriel.

Boite 395.

M. E. S. Mazurette, de Stansted, est autorisé à prendre des abonnements et à donner des reçus pour nous.

Nos Primes

Le tirage du dernier numéro du CANARD (12 avril) a eu lieu chez MM. Hébert & Lemieux, coauteurs de la rue Ste Catherine, au milieu d'un immense concours de personnes. Voici les numéros gagnants :

Premier prix (dix piastres)

6116

Deuxième prix (cinq piastres)

11035

Troisième prix... Une piastre...	No. 17071
Quatrième prix...	No. 13358
Cinquième prix...	No. 13935
Sixième prix...	No. 11040
Septième prix...	No. 15019
Huitième prix... Cinquante cents...	No. 2488
Neuvième prix...	No. 6903
Dixième prix...	No. 11434
Onzième prix...	No. 10805
Douzième prix...	No. 17012
Treizième prix...	No. 8232
Quatorzième prix...	No. 9467
Quinzième prix...	No. 10544
Seizième prix...	No. 17738
Dix-septième prix...	No. 935

Les numéros suivants du 5 avril ont été présentés au bureau et les primes ont été payées.

No. 896, M. Joseph Ratté, tailleur à la manufacture de M. Buthorell, St Roch, Québec.

No. 15343, M. L. O. Legendre, marchand de chaussures, 538 rue St Joseph, Montréal.

Nous regrettons de dire que malgré les nombreux avis que nous donnons, les gens s'entêtent à ne pas conserver les numéros du CANARD.

Nous avons toujours loyalement et intégralement payé tous ceux qui se sont présentés, et nous en donnons la preuve toutes les semaines en publiant les reçus dans nos colonnes.

On doit être, il nous semble, assez intelligent pour comprendre qu'il nous est impossible de forger des reçus et que nous ne voudrions pas en courir les risques.

Nous prions donc encore une fois les personnes qui achètent le journal de vouloir bien le conserver jusqu'au jour du tirage qui, on le sait, se fait toutes les semaines, dans une salle publique et en présence de tout le monde.

Le prochain tirage (Canard du 19 avril) aura lieu dans les salles d'opéra de MM Hébert & Lemieux, 527 rue Ste Catherine, lundi prochain, le 28 du courant, à 8 heures du soir.

Un correspondant du *Monde* prétend que les Canadiens-Français de la partie Ouest n'ont rien souscrit pour les démonstrations de la St Jean Baptiste, des années passées.

Ce correspondant croit que ses compatriotes de la rue St Joseph ont moins de poils aux pattes que ceux de la partie Est. Qu'il se détrompe, s'ils ont moins de soies ils ont autant d'argent que les canadiens du quartier Ste Marie. Le passé est là pour prouver qu'ils savent bien les choses lorsqu'il s'agit de chômer la fête nationale.

UNE VISION PROPHÉTIQUE.

Samedi dernier, vers les neuf heures du soir, j'étais seul dans mon cabinet de travail. Au dehors il faisait que l'on est convenu d'appeler *le temps de chien* : le vent hurlait et une pluie agaçante venait battre mes fenêtrées avec une monotone désespérance. Vouant écrire mon article pour le *Canard* et mon directeur m'ayant averti qu'il fallait quelque chose de gai, je m'étais imposé la lecture du *Monde* pour me mettre en verve. Mais, peut-être à cause de la pluie, peut-être à cause du journal que j'avais en main, aucune idée ne me venait et — *horresco referens* ! — je sentais le sommeil envahir graduellement tout mon être. Je fis cependant un suprême effort, je me secouai vigoureusement et à travers mes paupières entr'ouvertes, je pus lire l'article intitulé :

"Parcours de la procession du 24 juin prochain." La phrase suivante fut la seule qui me resta dans l'esprit et l'on conviendra qu'il y avait de quoi : "La procession se formera sur le champ de Mars, se dirigera vers la rue St Laurent par la rue Craig, jusqu'à la rue Ste Catherine, de là prendra la rue Ste Catherine en allant vers l'Est jusqu'à la rue Papineau où elle se repliera pour revenir par la même rue jusqu'à la rue Windsor, etc., etc."

Un éclat de rire homérique se fit dans mon gosier, ma tête se pencha sur mon épaule et.....

Je me sentis tout à coup transporté dans un autre milieu ; la pluie avait cessé comme par enchantement et le chaud soleil de juin resplendissait de tout son éclat. La plus grande animation régnait partout ; des milliers et des milliers d'étrangers encombraient nos rues, et la foule était tellement considérable que je crus un instant que toute la province de Québec et une partie des États-Unis se trouvaient dans Montréal. La ville était ornée comme aux grands jours de fête, partout des arcs de triomphe, partout des fleurs et des drapeaux, j'entendais les fanfares lancer dans les airs leurs joyeuses harmonies et des bribes de l'air national arrivaient jusqu'à mon oreille portées sur les ailes de la brise. Étonné, je me demandais ce que cela voulait dire, quand je vis venir un de mes meilleurs amis, je m'empressai d'aller à lui et le priai de vouloir bien m'expliquer ce qui se passait.

"Mais d'où sors-tu donc, me répondit-il en faisant de grands yeux ; nous sommes au 24 juin et c'est aujourd'hui le jour de la St Jean Baptiste. — Je ne pris pas le temps de le remercier, je me hâtai d'aller revêtir mes plus beaux habits et je reviens en courant jusqu'à la rue Craig. La procession commençait à défilé. Il m'est absolument impossible de traduire ici par des mots tout ce que je vis. Les mille bannières déployées dans cette procession offraient un spectacle vraiment grandiose. Sur quelques-unes on lisait des devises inspirées par le véritable amour de la patrie ; sur d'autres c'étaient de simples mots mais qui en disaient plus que des volumes entiers. Les chars allégoriques étaient superbes et la cavalcade, avec son Saint Louis et ses chevaliers bardés de fer, faisait partout éclater sur son passage des acclamations enthousiastes.

Tout alla bien jusqu'à la rue Papineau, mais c'est là que le choc décisif commença. M. J. H. Emard qui avait suggéré l'idée de replier la procession et qui s'était chargé de cette terrible besogne, se mit courageusement à l'œuvre. Mais il avait probablement compté sans l'écoulement des rues par les spectateurs et tous ses efforts furent d'abord inutiles. Il avait beau crier de toute la force de ses poitrines : "Repliez-vous ! mais repliez-vous donc, vous millions de tonnes !" pas moyen ; il n'y avait pas assez d'espace et on était trop gêné pour faire l'évolution demandée. Pour comble de malheur la queue de la procession avançait toujours et la place s'encombrait de plus en plus. Ce pauvre M. Emard qui s'était imaginé qu'on pouvait plier une procession comme une pique d'indienne, perdit la tête. Vouant à tout prix disperser la foule, il lança son cheval à fond de train parmi les spectateurs. Les femmes se mirent à crier, les enfants à brailler, les hommes à s'énerver, les chiens à hurler, et il s'en suivit une panique impossible à décrire. Chacun se sauva de son côté ; les uns par la rue Ontario, les autres par la rue Craig. Les chevaux épouvantés prirent le mors aux dents, les chars allégoriques, couchés sur le flanc, passaient avec une vitesse vertigineuse et venaient se briser les uns sur les autres avec un fracas épouvantable. Bref, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, la rue Ste. Catherine fut jonchée de cadavres. Des cent-cinquante cavaliers de M. B. Ullan, il ne restait que les bannières et les cuirasses. Le roi lui-même avait disparu, et de toute son auguste personne on ne trouva, le soir, qu'une paire d'oreilles qu'on identifia comme ayant appartenu à Sa Très Gracieuse Majesté. Quant aux membres du comité de la procession, il fut impossible d'en découvrir le moindre vestige, à part quelques têtes que l'on trouva par-ci, par-là, vides de leurs cervelles. Comme ces têtes n'étaient nullement brisées et parfaitement intactes, on en conclut que la cervelle n'y avait jamais existé.

Quand j'arrivai sur les lieux du désastre M. Edmond Laroque, l'intelligent secrétaire du comité d'organisation, se promenant comme une âme en peine au milieu des débris de toutes sortes qui jonchaient la rue. Il était à la recherche du président et il s'était juré de ne pas prendre de repos avant de l'avoir trouvé mort ou vil. Ce n'est que le soir vers dix heures qu'il le découvrit blotti dans une ruelle et tremblant de tous ses membres. L'infortuné président, n'avait plus que ses bottes, son chapeau et ses gants pour tout vêtement. A la vue de tant d'horreurs, je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête, je poussai un cri terrible et... je m'éveillai, tenant encore entre mes doigts crispés le journal qui m'avait donné cet horrible cauchemar.

Au dehors le même vent hurlait, la même pluie battait mes vitres avec la même monotone désespérance, mais mon article était trouvé.

JEAN SANS PEUR.

Correspondance de Ladébauche

ROME, 23 avril 1884.

Mon Cher Canard,

Lorsque je t'ai écrit de Rome la dernière fois, j'étais loin de penser que je serais obligé de retourner si vite dans la Ville Éternelle.

Imagine-toi que j'étais parti de Montréal pour faire une visite à Mme Victoria express pour la consacrer à l'occasion de la mort du plus jeune de ses gargons. Pendant que j'étais à Londres en train de me débarbouiller avant de me rendre à l'hôtel Windsor j'ai reçu une dépêche de Montréal m'informant que l'Université Laval était encore en lutte contre le Délégué parce qu'il s'était prononcé en faveur de Victoria.

Un ambassadeur de Laval se mettait en route pour Rome. Prévoyant le coup de séie que le Saint Père allait attraper malgré toutes ses précautions, j'ai fait mon paquet et j'ai pris le train de grande vitesse pour l'Italie. Bientôt à Rome je n'ai pas pris le temps de m'arrêter à l'hôtel de la Minerva, je me suis transporté comme un diable à la résidence de notre Saint Père. En entrant dans le va-

tiou où les valets ne voulaient pas livrer passage, j'ai tout culbuté devant moi, suisses, palefreniers, messagers, domestiques de toutes sortes.

Il était midi et le Pape prenait son dîner. Je suis arrivé dans la salle à manger comme une trombe. J'ai fait mes excuses du mieux que j'ai pu à notre père, lui disant que j'avais une nouvelle de la plus haute importance à lui communiquer.

Notre Saint Père était à manger une grillade. En m'apercevant avec mon air troublé, son appétit fut coupé net frotte.

—Quoi, est-ce toi, Ladébauche ? Dis-moi donc ce qui t'amène ici en si grande hâte. Les canayens de Québec ont-ils fait un schisme ?

—Vous n'avez pas une minute à perdre, mon saint Père. Préparez-vous à une autre oruelle épreuve. J'ai appris par les journaux que vous aviez envie de quitter Rome pour établir le Saint Siège ailleurs. Si c'est votre intention, hâtez-vous de partir.

—Pourquoi ça, Ladébauche ?

—Pourquoi, mais vous ne savez pas que Laval vient vous balancer chez vous ? J'ai une dépêche du câble qui me dit que vous allez recevoir la visite d'un envoyé de Laval.

—Mais c'est impossible. Mon délégué avait tous les pouvoirs nécessaires pour régler l'affaire des universités. S'avisait-on de lui faire des misères ?

—C'est bien pire que ça. Laval parle de fermer boutique et d'excommunier votre délégué, s'il reste plus longtemps à Montréal.

—Ça bat quatre as. J'ai pourtant fait comprendre aux Canadiens que je ne voulais plus les voir à Rome avec leur question de Laval. J'ai pris la peine d'envoyer mon commissaire au Canada pour régler l'affaire d'une manière définitive. C'était entendu que sa décision serait finale. Je vais être obligé de recourir aux grands moyens.

Je ne veux pas recevoir des délégués du Canada. C'est toi, Ladébauche, que je chargerai de les mettre à la raie.

—Je suis votre homme, mon saint père. Laissez-moi faire. Je vais vous rimier de cette question de Laval, puisque c'est comme ça. Je vais vous expliquer mon plan. Je vais donner des ordres à tous les employés du Vatican de surveiller les approches du Vatican et d'empoigner le premier Canayen qui essaiera d'y entrer pour vous parler.

Je m'entendrai avec le gardien de la forteresse de St. Angelo. Je suis sûr qu'il mettra à ma disposition le cachot le plus malsain du soubassement et je coifferai tous les individus qui viendront vous taquiner à propos des Universités. Assurément il y a un bout pour acheter le Saint-Siège. Laissez-moi faire et j'arrangerai la chose tout.

Le Pape me remercia et je courus de suite donner mes instructions aux domestiques du Vatican.

Je tiendrai le *Canard* au courant de tout ce qui se passera à Rome à propos de Laval.

Tout à toi,

LADÉBAUCHE.

AVIS

On demande des *plieurs* ou des *plieuses* pour replier la procession du 24 juin prochain.

On devra être muni de bonnes recommandations et être bien au fait de la besogne.

Ceux qui se présenteront, devront le faire dignement et sans rire, car c'est une question sérieuse.

S'adresser le plus tôt possible au comité de la procession.

—
Ceci sur une carte-poste reçue à l'Épiphanie. Envois-moi un flaque de gino decapour de premier choix par la maille. (signé) A. T.